

LE CAROSSE

ESPAGNOL, 408889

OU

POURQUOI FAIRE?

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Par GERSIN, ANNÉE et DEJOUY.

*Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du
Vaudeville, le 14 nivose, an 8.*

Prix 1 Franc 50 centim. avec des Airs notés.



A PARIS,

Chez le Libraire au Théâtre du Vaudeville, rue de Malthe ;
Et à son Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, n^o. 44.

AN VIII.

Les Exemplaires ont été fournis à la Bibliothèque nationale.

P E R S O N N A G E S .

ARTISTES.
CC. et Cne.

<i>D. ALPHONSE, jeune Espagnol.</i>	<i>Hippolyte.</i>
<i>L'IMPÉRIAL, maître sellier.</i>	<i>Duchaume.</i>
<i>FIERVILLE, jeune petit-maître.</i>	<i>Julien.</i>
<i>OCTAVIE.</i>	<i>Aubert.</i>
<i>DANVILLE.</i>	<i>Chapelle.</i>
<i>FRONTIGNAC.</i>	<i>Le Noble.</i>
<i>UN PEINTRE.</i>	<i>Fichet.</i>
<i>UN DOREUR.</i>	<i>Lourdet.</i>
<i>UN SERRURIER.</i>	<i>Edouard.</i>
<i>UN DOMESTIQUE.</i>	<i>Clairville.</i>

La Scène se passe chez l'Impérial.

LE CAROSSE ESPAGNOL,

O U

POURQUOI FAIRE ?
COMÉDIE-VAUDEVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN PEINTRE, UN DOREUR, UN SERRURIER.

LE PEINTRE.

*(En entrant, il fait remarquer aux deux autres le nombre des curieux
qui sont à la porte.)*

QUE de monde !... Quelle foule ! Je vous avais bien dit que la peinture de mes panneaux ferait courir tout Paris.

LE SERRURIER.

Ce sont les ressorts de la voiture qui attirent la foule.

LE DOREUR.

C'est ma dorure, que chacun admire.

LE PEINTRE.

Je me suis surpassé.

LE SERRURIER.

Ma serrurerie est d'une légèreté !

A 2

4

LE CAROSSE

LE PEINTRE.

Toute la classe de peinture viendra copier mes arabesques.

LE SERRURIER.

La classe entière des machines accourra pour prendre le modèle de mes vis et de mes écrous.

LE DOREUR.

Voilà bien les hommes. Un serrurier, un peintre en équipage !

LE PEINTRE.

J'ai fait autrefois la miniature.

LE DOREUR.

Pourquoi l'avez-vous quittée ?

LE PEINTRE.

C'est la faute du siècle.

LE DOREUR.

Cependant on n'a jamais fait tant de portraits.

LE PEINTRE.

Vous voulez dire commencé.

AIR : *De la Soirée orageuse.*

Chacun veut avoir le portrait
De la Belle qu'il a choisie ;
Mais toujours avant qu'il soit fait,
L'intrigue se trouve finie.
Aussi, depuis qu'au lieu d'amours
On ne voit que des amourettes ,
Les pauvres peintres de nos jours
Ne vivent que de silhouettes.

LE SERRURIER.

Quant à moi, je n'ai pas à me plaindre de l'amour :
il me traite en bon parent.

E S P A G N O L .

LE D O R E U R .

En-parent?... Jene l'aurais pas cru de votre famille.

LE S E R R U R I E R .

AIR : *Vaudev. de l'Officier de fortune.*

Quoiqu'en disent des fables vaines,
L'Amour est le fils de Vulcain :
Chaque jour il forge des chaînes
Pour notre pauvre genre humain.
Des serrures qu'hymen achète
Il vend cher les clés aux époux :
Tandis qu'aux amans, en cachette,
Il glisse les passe-par-tout.

LE D O R E U R .

Ainsi vous ne comptez pour rien....

LE S E R R U R I E R .

Votre clinquant, votre dorure?...

LE D O R E U R .

Ma dorure!

AIR : *D'une abeille toujours chérie.*

Chacun peut blâmer votre ouvrage,
Mais non critiquer mes travaux.
Tout ce qui brille a l'avantage
De n'avoir jamais de défauts.
Les dessins les plus admirables
N'ont de prix que bien encadrés :
Et vos fers ne sont supportables
Qu'autant qu'on les a bien dorés.

A :

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'IMPERIAL.

L'IMPERIAL, *en entrant.*

NE laissez entrer qu'avec des billets.... Ah! vous voici, mes amis, j'en suis bien aise; je dois terminer aujourd'hui avec l'Espagnol qui m'a commandé cette voiture, et je désire arrêter vos mémoires.

LE PEINTRE.

Voici le mien.

L'IMPERIAL.

Dix mille francs! c'est bien cher.

LE PEINTRE.

Bien cher!... Vous n'avez donc pas compté toutes les figures?

AIR : *L'amour seul, ma pauvre Julie.*

Vous vous plaignez de mes ouvrages,
Et c'est à tort : je vous soutien,
En comptant bien les personnages,
Que vous avez des Dieux pour rien.
Des bons maîtres je suis les traces,
Et je vous vends, selon le cours,
Vingt écus la paire de grâces,
Et vingt francs la tête d'amours.

L'IMPERIAL.

Si cela continue, on ne pourra plus en approcher,
Et vous?

LE DOREUR, *remettant son mémoire.*

Voyez.

E S P A G N O L.

7

L' I M P E R I A L.

15,500 francs ! C'est beaucoup d'argent pour un peu d'or.

L E D O R E U R.

Aussi quel éclat ! . . . Rappelez-vous ce qu'était votre voiture avant que j'eusse passé dessus. Une masse de bois , une forme antique.

L' I M P E R I A L , *en riant.*

Il est vrai que vous l'avez rendue plus commode.

L E D O R E U R.

Il n'y a que nous pour donner aux choses un air de nouveauté.

L E P E I N T R E.

Beaucoup d'autres ont votre esprit.

A I R : *Vaudev. de l'Isle des Femmes.*

Sur des traits fanés par le tems ,
On rétablit fleur du jeune âge ,
On rétablit des vieux talens ,
On rétablit maint vieil usage :
Plus d'un adroit spéculateur
Rétablit les modes antiques. . .

L' I M P E R I A L.

Ah ! s'il rétablissait l'honneur ,
Combien il aurait de pratiques !

L E S E R R U R I E R.

A mon tour.

L' I M P E R I A L.

Vous êtes le moins cher.

L E S E R R U R I E R.

Et le plus utile ; car c'est sur moi que tout roule.
Cependant on ne me remarque pas.

A 4

LE CAROSSÉ
L'IMPERIAL.

Suffit, Revenez ce soir, et je solderai vos comptes.
(*Les ouvriers sortent, et L'Impérial va au-devant d'Alphonse.*

S C E N E I I I.

L'IMPERIAL, D. ALPHONSE.

ALPHONSE.

BON jour, mon ami.

L'IMPERIAL.

Vos courses sont-elles enfin terminées ?

ALPHONSE.

Je n'attends plus que les emplettes de modes que doivent renfermer ces caisses, et je serai prêt à partir.

L'IMPERIAL.

Sans compliment, je vous regretterai beaucoup.

ALPHONSE.

Moi je ne vous regretterai pas moins : vos manières franches et loyales vous ont acquis toute mon amitié ; j'ai trouvé en vous des égards que l'on n'a pas toujours envers les étrangers.

L'IMPERIAL.

Tant pis ; mais d'ailleurs les Espagnols sont nos compatriotes.

AIR : *Trouverez-vous un parlémens.*

Déjà les deux peuples unis
N'ont plus qu'une même fortune ;
Ils ont mêmes Dieux pour amis,
Bellone, Minerve et Neptune,

ESPAGNOL.

9

Les Espagnols et les Français
Réunissent leurs destinées,
Et, sur leur chemin désormais,
Ne trouvent plus de Pyrénées.

ALPHONSE.

J'en suis d'autant plus content, que j'aime les
Français de tout mon cœur.

L'IMPERIAL.

Et les Françaises.

ALPHONSE.

Oh ! ce sont mes idoles, bonnes, généreuses, amies
à toute épreuve.

AIR : *Au ruisseau qui le rafraîchit.*

Par-tout on vante leurs appas,
Mais sur eux leur bonté l'emporte ;
Leurs organes sont délicats,
Mais leur ame est active et forte,
Et sensibles à la pitié,
Les femmes, au siècle où nous sommes,
Pour le courage et l'amitié
Ont été l'exemple des hommes.

L'IMPERIAL.

C'est bien vrai ; mais vous ne me parlez pas de leur
constance en amour.

ALPHONSE.

A cet égard j'aurais presque autant de reproches à
leur faire que de bien à en dire.

AIR : *Vaudeville de Chaulieu.*

Leur humeur coquette et légère
Se fait un jeu de nous charmer ;
Et savantes dans l'art de plaire,
Elles négligent l'art d'aimer ;
Mais le censeur qui suit leurs traces,
Bientôt séduit ne blâme plus :
Il s'occupe trop de leurs grâces
Pour s'informer de leurs vertus.

L'IMPERIAL.

Il m'é semble que vous en avez pris quelques informations. ConteZ-moi donc ça.

ALPHONSE.

A quoi bon ! mon aventure ressemble à mille autres.

L'IMPERIAL.

Dites toujours : je m'intéresse aux amans malheureux.

ALPHONSE.

En arrivant à Paris j'étais assez bien muni d'argent.

L'IMPERIAL.

Par conséquent vous avez été bien accueilli par-tout ?

ALPHONSE.

Trop bien dans certaines maisons. On me donna des thés, on me joua des proverbes

L'IMPERIAL.

Tout cela n'est pas très-amusant ; cependant il n'y a pas encore grand mal.

ALPHONSE.

Non ; mais l'amour

L'IMPERIAL.

Ah ! l'amour

ALPHONSE.

Oui , mon cher ; je croyais être aimé d'une jeune veuve dont j'étais moi-même éperduement épris Je pensais à lui proposer ma main , lorsqu'un petit-maître , bien présomptueux , connu dans tout Paris pour son impertinence et sa fatuité , la fit rire de mes sentimens , amusa sa société à mes dépens , et finit par m'attraper mon argent.

L'IMPERIAL.

C'est ce qu'il y a de pis.

A L P H O N S E.

Non pas pour moi, et je regrette bien moins un billet de 10,000 francs qu'il m'en coûta, que la perte d'une femme que je crois plus inconséquente que coupable.

L' I M P E R I A L.

Comment, 10,000 francs ?

A L P H O N S E.

Oui, perdus au jeu, par des moyens.....

L' I M P E R I A L.

Connus. A votre place je réclamerais.

A L P H O N S E.

Le plus sage, en pareil cas, est de se taire.

L' I M P E R I A L.

Je devine dans quelle société vous vous étiez faufilé.

A L P H O N S E

Dans ces sociétés où l'on trouve un peu de tout.

L' I M P E R I A L.

C'est assez la mesure générale.

A I R : *Vaudeville de Rabelais.*

De tout un peu, c'est là l'usage ;
 On ne veut qu'un peu de pudeur ;
 Un peu d'amour en mariage ;
 En affaires un peu d'honneur ;
 Au Parnasse un peu de génie ,
 Un peu d'intelligence au jeu ;
 Excès de vices, de folie ,
 Mais de vertus un peu trop peu.

A L P H O N S E.

Vous avez une gaieté un peu âpre, mon cher L'Impérial. ... Mais parlons de nos affaires; les ouvriers vous ont-ils remis leurs mémoires ?

Oui , et je les ai arrêtés.

A L P H O N S E.

Tant mieux. J'ai reçu mon argent , et nous pourrons terminer ensemble.

S C E N E I V.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE,

L' I M P E R I A L.

Q U' E S T - O E

L E D O M E S T I Q U E.

On demande à voir la voiture.

L' I M P E R I A L.

Qui ?

L E D O M E S T I Q U E.

Voyez la liste des personnes qui se sont fait inscrire.

L' I M P E R I A L, *lisant.*

M: Germain de Frontignac... (*Au garçon :*) Vous lui ferez voir l'avant-train.

A L P H O N S E.

C'est un connaisseur ?

L' I M P E R I A L.

Pour le siège.

A L P H O N S E.

Ah ! j'entends.

L' I M P E R I A L, *lisant.*

M. Philippe Mondor.... Celui-ci c'est différent;

demandez-lui si le marche-pied de derrière est com-
mode, et si les rubans sont bien attachés.

A L P H O N S E.

Encore un amateur ?

L' I M P E R I A L.

Bien fait pour aller après l'autre... (*Il lit.*) Dan-
ville et Courval!... Mes pauvres anciennes pratiques,
montrez-leur le dedans du carosse, ils s'y connaissent.

L E D O M E S T I Q U E, *revenant.*

Il y a aussi deux autres personnes qui n'ont point
de cartes.

L' I M P E R I A L.

Qui donc ?

L E D O M E S T I Q U E.

Ce petit M. de la rue de Louvois, qui paie si mal,
qui vous doit depuis si long-tems... et cette belle
dame dont on parlé par-tout.

L' I M P E R I A L.

On me doit tant, il y a tant de belles dames.

L E D O M E S T I Q U E.

C'est M. Fierville et madame Octavie.

A L P H O N S E, *avec étonnement.*

Fierville ! Octavie !

L' I M P E R I A L.

Les connaissez-vous ?

A L P H O N S E.

Ah ! mon ami, ce sont justement les personnes dont
je vous parlais tout-à-l'heure.

L' I M P E R I A L, *au domestique.*

Qu'elles n'entrent pas.

LE CAROSSE
ALPHONSE.

Arrêtez.... je serais bien aise....

L'IMPERIAL.

Non , vous ne les verrez pas....

ALPHONSE.

Octavie seulement.

L'IMPERIAL.

Non pas , s'il vous plaît Attendez donc
Ma foi cela serait possible. (*Au domestique :*) Va ,
va , laisse entrer.

(*Le domestique sort.*)

SCÈNE V.

L'IMPERIAL, ALPHONSE.

L'IMPERIAL,

VOUS m'avez dit que ce petit monsieur vous avait
attrapé de l'argent , et s'était moqué de vous.

ALPHONSE.

Oui vraiment.

L'IMPERIAL.

Vous ne seriez pas fâché de vous venger?

ALPHONSE.

De Fierville , avec grand plaisir ; mais d'Octavie ,
d'une femme , jamais.

AIR : *C'est du bien que l'on en dit.*

L'amant dont les vœux sont déçus,
 Ne se venge pas, il oublie :
 Dans la femme qu'il n'aime plus ;
 Il voit celle qu'il a chérie ;
 Et jamais l'amour offensé,
 Quelque douleur qu'elle lui cause,
 De l'épine qui l'a blessé
 Ne doit se venger sur la rose.

L' I M P E R I A L. ,

(à part.) J'y suis.... mais non : (après avoir réfléchi :) ils s'en méfieraient. (à Alphonse :) Ils vous connaissent comme Espagnol.

A L P H O N S E.

Pas du tout : parlant assez bien votre langue, j'ai eu la petite vanité de me laisser prendre pour Français.

L' I M P E R I A L.

A merveille.

A L P H O N S E.

Que voulez-vous faire ?

L' I M P E R I A L.

Je les entends. Rentrez chez moi, et j'irai vous expliquer mon projet.

(Alphonse entre dans un cabinet à droite.)

L' I M P E R I A L., à part.

Le piège est sûr, ils ne peuvent manquer de s'y prendre.

S C E N E V I.

FIERVILLE, OCTAVIE, L'IMPERIAL.

FIERVILLE.

EH bien ! Madame, vous allez voir cette voiture ;
vous voilà contente ?

OCTAVIE.

Je n'en dormais pas depuis huit jours.

FIERVILLE.

Etait-ce bien là le sujet de votre insomnie ?

OCTAVIE.

Oui d'honneur.

FIERVILLE.

Vous êtes bien bonne, en vérité. Pour moi, toute
espèce d'agitation ou physique ou morale me tue.

AIR : *De la Contredanse du Zéphyr.*

Agir,
C'est souffrir;
S'attendrir,
C'est languir;
Réfléchir,
C'est vieillir.
Trop sentir,
C'est mourir;
Mais fuir
Et bannir
Le desir,
Pour saisir
A loisir
Le plaisir,
C'est jouir.

Pourquoi

Pourquoi,
 Près de moi,
 Quand je vois,
 A la fois,
 Se presser,
 S'empreser
 Tous les jeux,
 Tous les vœux,
 Sécher
 A chercher
 Un bonheur
 Peu flatteur,
 Dont l'appas
 Ne vaut pas
 L'embarras
 De nos pas?

Agir, etc.

Qu'un petit-maitre,
 Qui vient de naître,
 Pour tout savoir,
 Tout prévoir
 Et tout voir,
 Par-tout
 Et par goût
 Veuille entrer,
 Pénétrer,
 Se montrer:
 Je m'en ris,
 Et je dis:

Agir, etc.

(*Appercévant l'Impérial.*)

Ah! bon jour.

L' I M P E R I A L.

Vous venez pour solder mon mémoire?

F I E R V I L L E.

Pas précisément, mais pour voir cette merveille qui
 fait tant de bruit dans Paris.

B

OCTAVIE.

On assure que c'est un chef-d'œuvre.

FIERVILLE.

Vous ne m'avez pas consulté : vos ressorts, dit-on,
sont massifs ; votre timon est trop fort.

L'IMPERIAL.

Cela tient aux principes de l'art, que je vais vous expliquer.

AIR : *Veillons au salut de l'empire.*

On doit, sur le poids que l'on porte,
Savoir mesurer ses efforts ;

Quand la charge devient plus forte,
Avec art douler les ressorts.

Apprenez,

Retenez

Qu'il faut que la force domine

Par-tout,

Mais, sur-tout,

Au principe de l'action ;

Toujours une vaste machine

Périt par un faible timon.

FIERVILLE.

A la bonne heure... Mais à quoi bon ces grandes
gondoles qui pourraient transporter toute une famille ?

L'IMPERIAL.

C'est qu'il y a des riches qui ont des familles.

FIERVILLE.

Mauvais genre... D'ailleurs, voulez-vous que je
vous le dise ? En fait de grands équipages, on n'a encore
rien fait de bien.

AIR : *Il faut de la santé pour deux.*

Le vis-à-vis n'est plus de mode,

Le plaisir y trouvait l'ennui.

E S P A G N O L.

19

O C T A V I E.

La diligence est plus commode,
Et l'amour s'en sert aujourd'hui.

F I E R V I L L E.

La berline devient commune.

O C T A V I E.

Le riche ne peut s'en passer.

L' I M P E R I A L.

Moi, je crois la demi-fortune
Beaucoup moins sujette à verser.

O C T A V I E, à l'Impérial.

On parle beaucoup sur votre voiture ; on en dit de
belles. Vous êtes dans le secret : où ça va-t-il ?

L' I M P E R I A L.

En Espagne.

O C T A V I E.

Ah ! c'est différent : je n'y suis plus.

L' I M P E R I A L.

L'étranger qui l'a commandée, était chez moi tout-
à-l'heure... Il en est sorti pour s'occuper d'une com-
mission assez difficile.

F I E R V I L L E.

Il veut acheter quelques bonnes pièces nouvelles,
quelques romans bien écrits ?

L' I M P E R I A L.

Non pas. Il est chargé d'emmener avec lui une jeune
femme et un jeune homme, qui puissent naturaliser
en Espagne le goût, les manières et les modes fran-
çaises.

F I E R V I L L E.

D'honneur !

B 2

LE CAROSSE
OCTAVIE.

Où trouvera-t-il une jolie femme qui veuille se sacrifier ?

L'IMPERIAL.

Aux conditions qu'il propose, il n'en manquera pas : il leur assure la plus haute considération et la fortune la plus brillante.

FIERVILLE.

Ah ! cela change bien la thèse.

L'IMPERIAL.

N'est-ce pas ? (*à part.*) Allons trouver Alphonse : ceci doit suffire. (*haut.*) Je vais m'assurer s'il n'y a pas trop de monde pour que vous puissiez voir à votre aise.

(*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE VII.

OCTAVIE, FIERVILLE.

FIERVILLE.

OCTAVIE ?

OCTAVIE.

Hein ?

FIERVILLE.

Quand on est bien quelque part....

OCTAVIE.

Il faut s'y tenir.

FIERVILLE.

Oui ; mais.... quand on y est mal ?

E S P A G N O L.

21

O C T A V I E.

Il faut s'en aller.

F I E R V I L L E.

Voulez-vous ?...

O C T A V I E.

Quoi ?

F I E R V I L L E.

Partir pour l'Espagne.

O C T A V I E.

Quelle folie !

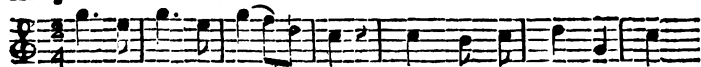
F I E R V I L L E.

Nous avons besoin de cette petite éclipse.

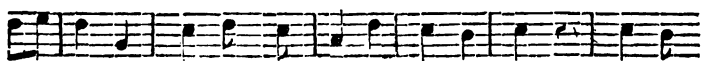
A I R nouveau du C. G. Jadin.

Allegro.

Viol.



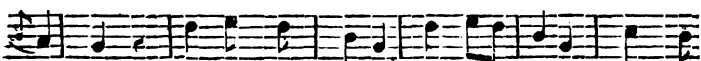
Nous pro-di-guons no-tre



pré-sen-ce, De nous voir on est moins ja-loux. Sachons



par quelques jouts d'ab-sence Ra-me-ner les re-gards

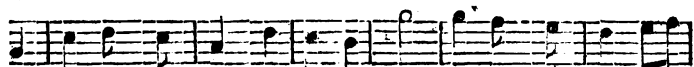


sur nous. A-lors nous bril-le-rons en-co-re D'un é-

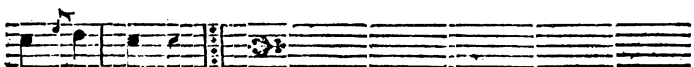


clat qui sem-ble dé-truit. On aime à re-trou-uer l'au-ro-

B 3



re A-près quel ques heures de nuit, A-près quelques heu-



res de nuit.

OCTAVIE,

Je ne me suis pas aperçu que nous ayons besoin de cette ressource.

FIERVILLE,

Je vous assure que nous marquons moins , beaucoup moins. Hier , chez Tullie , on ne m'a cité que deux fois , et l'on n'a pas dit un mot de vous.

OCTAVIE,

Je le crois bien ; c'est cette petite sottise d'Orphise qui faisait les honneurs de la société , et l'on connaît son talent pour les conversations en monologues.

FIERVILLE,

Ce qu'il y a de désespérant , c'est que l'assemblée était brillante.

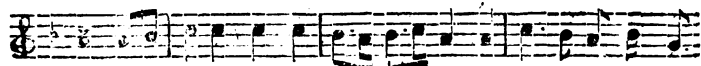
OCTAVIE,

C'est affreux.

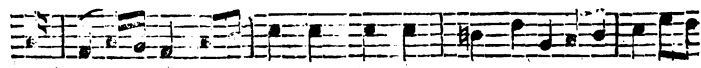
FIERVILLE,

Il n'y a pas d'autre moyen.

AIR nouveau du C. Longchamps.



Pour corri-ger ces é--tourdis, U-sons de justes re-



pré--sail--les, Croy-ez-moi, quittons ce pa-ys, Et n'y lais-

sons que les mu - rail - les. A - vec moi j'em-mè - ne les
 ris, Les grâ - ces sui - vront leur com - pa - gne, Et ceux qui
 voudront voir Pa - ris Vien - dront le cher - cher en Es - - pa -
 gne, Et ceux qui vou - dront voir Paris Vien - dront le cher -
 cher en Es - pa - - - gne.

O C T A V I E.

Moi , quitter Paris ?

F I E R V I L L E.

Je vous suivrai , et vous regretterez quelque chose !

O C T A V I E.

A la bonne heure Cependant

F I E R V I L L E.

Ah ! je vois ce que c'est ; c'est le petit Bréval ; il
 vous aura fait tourner la tête en vous faisant walsér.

O C T A V I E.

Fidonc !

A I R : Le cœur et la main d'une belle.

Je ne puis souffrir la présence
 De ce fat qu'on vante aujourd'hui ;
 Quand on en fait la connaissance
 On peut disserter sur l'ennui :

B 4

LE CAROSSE

Profond dans les petites choses ,
 Vous glaçant de ses froids bons mots ,
 Il prétend vous offrir des roses ,
 Et vous respirez des pavots.

FIERVILLE.

Si ce n'est pas lui , c'est donc votre éternel cousin ,
 ce fastidieux personnage

OCTAVIE.

Vous oubliez que c'est mon parent.

FIERVILLE.

Non ; mais c'est que jamais je ne bâille sans penser
 à lui.

AIR : *Ami ; ton âge t'autorise.*

Pour ennuyer la République ,
 Employant des moyens nouveaux ,
 Il fait lui-même la musique
 De ses petits drames moraux.
 Jamais du ridicule en France ,
 On ne fit un pareil excès ,
 Et l'on prévoyait sa naissance ,
 Quand on inventa les sifflets.

OCTAVIE.

Même Air.

De mon cousin , sans faire rire ,
 Ne direz-vous jamais un mot ?

FIERVILLE.

Que le cousin cesse d'écrire ,
 Et je lui permets d'être un sot.

OCTAVIE.

Trève d'épigrammes , je vous prie.

Exceller dans l'art de médire
 N'est pas un talent très-flatteur ;
 Et trop souvent dans la satire
 L'esprit vit au dépend du cœur.

F I E R V I L L E .

Savez-vous que , depuis quelque tems , vous avez des retours de prudence qui m'allarment . . . Finalement , puisque rien ne vous retient à Paris , nous pouvons partir.

O C T A V I E .

Vous êtes fou . . . D'ailleurs , qui vous a dit que cet étranger veuille . . .

F I E R V I L L E .

Ah ! pour cette fois , voilà de la modestie , j'espère ; pourra-t-il résister à vos charmes , à mon éloquence ?

A I R : *De la Fille en loterie.*

Entre nous deux et nos rivaux ,
 Pouvez-vous croire qu'il balance ;
 Le phénix , parmi les oiseaux ,
 N'a jamais craint la concurrence.
 L'Espagnol ne peut trouver mieux .
 Je suis parfait ; vous , sans pareille ;
 Quand vous le prendrez par les yeux ,
 Je le prendrai par les oreilles .

O C T A V I E .

Vous êtes en France , et vous bâtissez des châteaux en Espagne.

F I E R V I L L E .

N'importe , c'est arrangé ; dans quinze jours , nous serons à Madrid , et je me flatte que le terme de notre voyage sera celui de vos cruautés.

O C T A V I E .

Nous ne sommes pas partis !

S C E N E V I I I.

L E S M Ê M E S , L ' I M P E R I A L .

L ' I M P E R I A L .

MADAME, si vous voulez entrer maintenant, il y a peu de monde.

O C T A V I E.

Allons, Fierville.

F I E R V I L L E.

Je voudrais parler à votre Espagnol.

L ' I M P E R I A L .

Il doit être ici dans un moment; je vous ferai avertir.

F I E R V I L L E.

Eh bien, c'est bon.

(Ils sortent tous deux.)

L ' I M P E R I A L .

Je crois que nous les tenons; et si D. Alphonse s'y prend bien, il pourra, cette fois, rire à leurs dépens. (*Voyant arriver deux personnes:*) Encore des importuns!

S C E N E I X.

DANVILLE, L'IMPERIAL, FRONTIGNAC.

FRONTIGNAC, à *Danville.*

EH bien, comment trouvez-vous cette voiture ?

DANVILLE, avec une joie affectée.

Délicieuse, mon ami, délicieuse. Et vous ?

FRONTIGNAC, avec dépit.

Etonnante.

L'IMPERIAL.

Vous m'en paraissez satisfaits ?

DANVILLE.

Enchanté, vous dis-je, enchanté !

L'IMPERIAL, à *Frontignac.*

Et vous ?

FRONTIGNAC.

Stupéfait.

L'IMPERIAL.

Et dans le public, qu'en pense-t-on ?

DANVILLE, avec mystère.

Des choses bien étranges.

FRONTIGNAC.

Bien étranges en effet.

L'IMPERIAL.

Mais encore....

L E C A R O S S E
D A N V I L L E .

La plupart n'y voient goutte.

F R O N T I G N A C .

C'est qu'ils sont aveugles.

D A N V I L L E .

Mais on leur a dit . . .

F R O N T I G N A C .

Ils ne veulent pas entendre.

D A N V I L L E .

Voilà comme ils sont tous.

A I R : Du manchon , (de Barré .)

J'ai vu bien des sourds pour entendre
Les accents de la vérité ;
J'ai vu des aveugles pour prendre
Le sentier de la probité ;
Des boiteux , quand pour la détresse
Il fallait se montrer dispos ;
Mais pour attraper la richesse
Je n'ai point trouvé de manchots.

F R O N T I G N A C .

C'est bien le moment de plaisanter : on ne sait pas où
cette voiture mène.

D A N V I L L E .

Oh ! que si ; ils disent que c'est pour une femme.

F R O N T I G N A C .

Ce n'est pas moi.

D A N V I L L E .

Que c'est pour reconduire Suwaroff.

F R O N T I G N A C .

Reconduire ? Les nigauds !

L'IMPERIAL, à Danville.

Mais vous, votre avis ?

DANVILLE.

Toujours le même. Je m'y connais.

FRONTIGNAC.

Moi aussi.

DANVILLE.

Cette tête d'éléphant, ce siège, l'impérial...

L'IMPERIAL.

Eh bien !

DANVILLE.

C'est pour là-bas... là-bas...

L'IMPERIAL, à Danville.

C'est cela.

FRONTIGNAC.

Pas si loin.

L'IMPERIAL, à Frontignac.

Vous y êtes.

DANVILLE, à l'Impérial.

Elle va s'en aller la voiture ?

L'IMPERIAL.

Bientôt.

DANVILLE.

Quand elle reviendra je vous commanderai la mienne.

L'IMPERIAL, à Frontignac.

Il est fou.

FRONTIGNAC.

Elle pourra bien ne pas partir.

L E C A R O S S E
L' I M P E R I A L , à Danville.

Il étouffe.

(*Danville et Frontignac veulent sortir ; l'Impérial les retient.*)

Vous m'avez dit tous deux ce que vous ne saviez pas ; moi, je vais vous dire ce que je sais. Cette voiture, sur laquelle on fait tant de contes, est tout bonnement pour l'Espagne : ainsi, croyez-moi, ne vous perdez point en conjectures.

A I R : *La Comédie est un miroir.*

Dans un tems de calamité,
Cette incertitude est permise ;
En rêvant la félicité
Chacun la compose à sa guise ;
Mais, quand d'un avenir flatteur
On nous donne des preuves sûres,
Dans l'espérance du bonheur
Réunissons nos conjectures.

D A N V I L L E .

Il faudra peut-être en venir-là.

F R O N T I G N A C .

Ce serait cruel ! (*Ils sortent tous deux.*)

S C E N E X .

L' I M P E R I A L , ALPHONSE.

ALPHONSE. (*Il est déguisé en Espagnol.*)

F A U T - I L sortir ?

L' I M P E R I A L .

Venez, venez. (*l'examinant.*) Fort bien, méconnaissable !

ESPAGNOL.

31

ALPHONSE.

Je croyais nos jeunes gens avec vous.

L'IMPERIAL.

Je vais vous les envoyer, et je passerai chez la marchande de modes, afin que tout soit prêt quand vous m'appellerez. *(Il sort.)*

SCÈNE XI.

ALPHONSE, *seul.*

JE viens d'entrevoir Octavie : sa vue a réveillé dans mon cœur un sentiment... Celui du dépit, sans doute?... Du dépit ! Oh ! non ; je m'abuse, et j'ai bien peur que ma nouvelle haine ne soit encore que mon ancien amour... Les voici tous deux : prenons garde de nous trahir.

SCÈNE XII.

OCTAVIE, FIERVILLE, L'IMPERIAL.

OCTAVIE.

AVOUEZ, Fierville, que c'est divin :

FIERVILLE.

Encore une demi-douzaine comme ça, et je ne donne pas cent écus de nos forêts nationales.

OCTAVIE, *apercevant Alphonse.*

Quel est ce monsieur ?

FIERVILLE, *l'examinant.*

Figure étrangère!.. C'est notre Espagnol. Abordons-le. — Serviteur.

ALPHONSE.

(à Octavie.)

Madame, je vous salue... Vous ne me paraissez pas content de ce que vous venez de voir!

FIERVILLE.

A vous dire vrai, je ne le suis pas souvent : d'ailleurs, ce genre d'équipage ne me plaît pas du tout ; je n'aime que le boguet.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin tout seul.*

A cette voiture légère
On attèle un cheval léger :
Circé, vêtue à la légère,
Va s'y placer d'un pied léger ;
Au bois cette nymphe légère
Vole avec son amant léger.

ALPHONSE.

Et souvent

L'Amour, de son aile légère,
Fait verser le couple léger.

OCTAVIE, à *Alphonse.*

C'est vous, monsieur, qui l'avez commandée cette voiture?

ALPHONSE.

Oui, madame.

FIERVILLE.

Vous êtes, dit-on, chargé d'une affaire plus importante.

OCTAVIE.

Un modèle de grâce est difficile à trouver.

ALPHONSE.

A L P H O N S E.

Ce n'est pas en vous voyant qu'on pourrait en convenir.

F I E R V I L L E.

Bravo. Pas mal du tout pour un étranger ! Au reste, vous ne pouvez manquer de trouver à Paris ce que vous cherchez.

A I R de la Walse.

Paris est vraiment
 Un pays charmant :
 Chaque instant,
 Qui le rend
 Différent,
 Offre à nos regards
 Le temple des arts,
 De Plutus,
 De Momus,
 De Venus.

Là, nulle attente
 Ne nous tourmente ;
 Et l'amour,
 Chaque jour,
 Présente
 Le plaisir
 Même avant le desir.

Par-tout sont offerts
 De bruyans concerts,
 Jeux divers,
 Petits vers
 Et grands airs.

La plus sévère,
 La plus austère,
 A nos yeux,
 En tous lieux
 Veut plaire ;
 Et son cœur
 Va cherchant un vainqueur.

Paris est vraiment, etc.

C

Ah ! ça , l'Impérial nous a dit que vous aviez le projet d'emmener de Paris . . .

A L P H O N S E .

Il est vrai : je suis occupé à choisir deux personnes capables d'opérer une révolution dans nos modes.

O C T A V I E , *le regardant.*

Il y a beaucoup à faire.

F I E R V I L L E .

Avez-vous déjà jetté les yeux sur quelqu'un ?

A L P H O N S E .

Je ne suis embarrassé que du choix.

F I E R V I L L E .

C'est que tous nos jeunes gens sont fort aimables.

A L P H O N S E .

Ils n'ont pas ce seul avantage.

A I R : *Dorilas contre moi des femmes.*

Par l'amour même instruits à plaire,
Ils semblent nés pour ses liens,
Et, pourtant, du dieu de la guerre
Ils sont les plus fermes soutiens.
Achille, épris des plus doux charmes,
Veut se déguiser vainement :
Ulysse lui montre des armes,
Et le héros trahit l'amant.

Cette règle n'est pourtant pas si générale, qu'il n'y ait de drôles d'exceptions.

F I E R V I L L E .

Ainsi vous n'êtes pas décidé.

A L P H O N S E .

A-peu-près.

F I E R V I L L E.

Comment appelez-vous le jeune homme ?

A L P H O N S E.

Merval.

F I E R V I L L E.

Fi donc ! ça ne vous convient pas du tout : . . . Pas la moindre tenue.

A L P H O N S E.

Il est cité pour son élégance.

F I E R V I L L E.

Toujours à deux lieues de la mode . . . Comparez ses collets aux miens, vous verrez qu'ils sont d'un grand demi-doigt trop courts.

A L P H O N S E.

On le dit recherché en chevaux, en équipages.

F I E R V I L L E.

A telle enseigne, que je l'ai rencontré l'autre jour au bois avec des chevaux noirs sur un phaéton . . . Des chevaux noirs ! . . . Le pauvre garçon ne sait pas encore que le poil voyant est de rigueur en pareil cas.

A L P H O N S E.

C'est inexcusable . . . Je me déciderai donc pour Dormeuil ; il est bel homme.

F I E R V I L L E.

Autant qu'on peut l'être avec le molet trop haut, la cheville en-dedans, et le corps d'à-plomb sur ses pieds comme la colonne trajanne sur sa base.

A L P H O N S E.

Du moins vous ne lui refuserez pas du talent : on m'a dit qu'il avait travaillé pour le théâtre.

C 2

**LE CAROSSE
FIERVILLE.**

Et ses ouvrages font époque.

AIR : Vaudeville du printemps.

Jadis les morts, pour faire rire,
Au théâtre étaient présentés:
Depuis peu, changeant de délire,
On s'en tient aux infirmités.
Si la cure n'est pas entière,
Pourtant les choses vont moins mal;
La scène était un ci : e ière,
Aujourd'hui c'est un hospital.

O C T A V I E.

Et la dame, quelle est-elle ?

A L P H O N S E.

La célèbre Aspasia.

O C T A V I E.

Célèbre, en effet : il y a long-tems qu'on en parle.

A L P H O N S E.

Je la croyais jeune.

O C T A V I E.

Vous ne l'avez vue qu'aux bougies.

A L P H O N S E.

Elle s'habille bien.

O C T A V I E.

Vous voulez dire beaucoup. C'est l'ennemie jurée des robes échancrées, et l'on sait pourquoi.

AIR : Aux yeux d'un époux qui s'engage.

C'est le calcul de la prudence:
La dame sait, fort à propos,
Sous le m. nteau de la décence,
Mettre à couvert tous ses défauts.

E S P A G N O L.

37

A L P H O N S E.

Vous évitez semblable faute
Par un calcul tout différent ;
Et chaque voile qu'on vous ôte
Est un attrait que l'on vous rend.

F I E R V I L L E , à *Alphonse*.

En conscience, je ne vous conseille pas de prendre
Aspasie ; c'est un roman que cette femme. Ne voulait-
elle pas ramener à Paris l'amour pastoral !

O C T A V I E.

Malheureusement ce projet devient chaque jour plus
difficile.

A L P H O N S E , à *Fierville*.

D'après ce que vous me dites-là, je voudrais bien
n'emmener ni les uns ni les autres... Mais comment
faire ?

F I E R V I L L E.

Monsieur l'Espagnol... franchement, comment
nous trouvez-vous tous deux ?

A L P H O N S E.

Admirables !

F I E R V I L L E.

Eh bien ! si vous voulez , c'est une affaire faite.

A L P H O N S E.

Que voulez-vous dire ?

F I E R V I L L E.

Nous partons.

O C T A V I E , à *Fierville*.

Vous allez bien vite !

A L P H O N S E.

Vous seriez capable ?... .

C 3

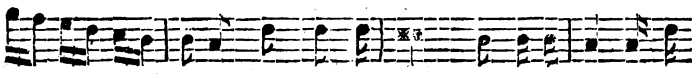
LE CAROSSE
FIERVILLE.

Je ne vous parlerai pas de mon extérieur : vous voyez . . . Quant à mes talens, voici ce que je puis faire pour votre belle jeunesse.

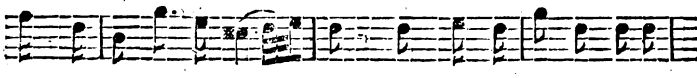
AIR nouveau de C. Doche.



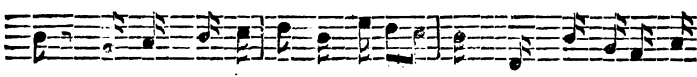
J'enseigne-rai l'art du boudoir, Des jeux, des bals



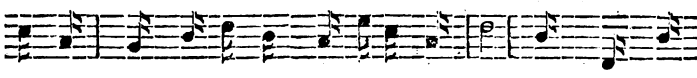
et des tci-lettes, Comment on peut, sans les a-voir, Af-fi-



cher tou-tes les co-quet -- tes ; L'art d'ob-te-nir un succès



prompt, Et de par-ve-nir sans fa-ti-gues, A me-ner à la



fois de front Qua-tre che-vaux et six in-tri-gues, A me-



ner à la fois de front Qua-tre chevaux et six in-tri-gues.

A L P H O N S E.

Je serais trop heureux de faire pour mon pays une semblable acquisition.

FIERVILLE.

Touchez-là ; c'est arrangé.

A L P H O N S E.

Soit. Il n'y a plus qu'une petite difficulté . . . Le cautionnement.

ESPAGNOL.
FIERVILLE.

33

Qu'est-ce que ça?

ALPHONSE.

Un dépôt de 10,000 francs, que j'ai l'ordre d'exiger pour garantie.

FIERVILLE, (à part.)

Ah! diable.

ALPHONSE.

Quelle sensation vous ferez à Madrid! On n'y tiendra pas.

AIR: *Vandeville de Champagnac.*

Chacun voudra vous recevoir;
On vous fera mille caresses.
Bientôt sur vous je vois pleuvoir
Et les honneurs et les richesses.
Dans nos palais, dans nos salons,
De vous en tous lieux on rafole;
Et de nos petites maisons
Vous allez devenir l'idole.

FIERVILLE.

Il me vient une idée.

ALPHONSE.

En vérité? (à part.) C'est fort.

FIERVILLE.

J'ai ce qu'il vous faut: mon hôtel n'est qu'à deux pas. (à Octavie:) Pardon, madame, je reviens à l'instant.

ALPHONSE, à part.

Mon billet va me revenir.

OCTAVIE, voulant arrêter Fierville.

Mais, Fierville, écoutez donc.

(*Fierville sort.*)

C 4

SCENE XIII.

OCTAVIE, ALPHONSE.

ALPHONSE.

QUE d'inquiétude pour un moment d'absence ! ce jeune homme vous intéresse beaucoup.

OCTAVIE.

Vous en jugez bien légèrement.

ALPHONSE.

Une belle ne me dérobe guères la connaissance de son amant, ou de celui qui l'a été.

OCTAVIE *avec humeur.*

Cette fois-ci, monsieur, votre pénétration est en défaut.

ALPHONSE.

(*à part.*) Elle se pique ; bon ! . . . Vous me trouvez peut-être indiscret ; mais encore faut-il nous connaître, puisque nous sommes destinés à voyager ensemble.

OCTAVIE.

Qui vous a dit que j'y consentisse ?

ALPHONSE.

Allons donc ! vous ne vous séparerez pas de lui,

OCTAVIE.

Ah ! ça, monsieur, vous m'impatientez,

ALPHONSE.

C'est déjà quelque chose.

O C T A V I E.

Quand on veut se mettre mal avec les gens.

A L P H O N S E.

Ou quand on veut avoir leur secret.

O C T A V I E.

Que feriez-vous du mien ?

A L P H O N S E.

J'ai peut-être quelqu'intérêt à le pénétrer.

O C T A V I E.

Eh bien ! je serai aussi franche que vous êtes curieux ;
et je vous avouerai qu'il n'existe entre Fierville et
moi que des relations de société.

A L P H O N S E.

(à part.) Cet aveu me soulage. (haut.) Bien vrai ?

O C T A V I E.

Je ne tiens pas à lui ; mais il est très-répandu ;
et moi par goût pour les plaisirs, l'éclat, le monde...

A L P H O N S E.

Vous avez peut-être sacrifié le bonheur si rare d'être
aimée.

O C T A V I E.

Je le crains.

AIR : *Jeune fille et jeune garçon.*

D'abord victime d'une erreur
Trop commune dans le jeune âge,
Pour courir après son image
Souvent on quitte le bonheur.

Mais la raison murmure,
L'amour reprend ses droits,
Et le cœur cette fois,
Va suivre dans son choix,
La nature.

A L P H O N S E.

Prenez garde, il y a une autre erreur à craindre ; car en parlant beaucoup du bonheur et de la nature, chaque jour on s'éloigne davantage de l'un et de l'autre.

A I R : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Maint auteur que l'on applaudit
Met ses refrains sur *la nature* ;
Mainte belle met en crédit
Le costume de *la nature*.
A tout moment, à chaque mot,
Chacun met en jeu *la nature* :
Aussi, l'on finira bientôt
Par dénaturer *la nature*.

Mais puisque vous avez commencé cette confiance, daignez aller jusqu'au bout.

O C T A V I E.

Je vous parais légère ; j'ai cependant inspiré et partagé un sentiment très-profond.

A L P H O N S E.

Il est bien effacé.

O C T A V I E.

Non. Je n'ai pas l'espoir de retrouver celui qui le fit naître, et chaque jour je le regrette davantage.

A L P H O N S E.

(*à part.*) Si c'était moi ! Encore une question : quel est le nom de cet heureux amant ?

O C T A V I E.

Mais quel intérêt ?

A L P H O N S E.

De grace, achevez.

E S P A G N O L.

43

O C T A V I E.

Il se nommait Alphonse.

A L P H O N S E , (à part.)

O bonheur !

O C T A V I E , l'examinant.

Quelle idée !

S C È N E X I V.

L E S M Ê M E S , F I E R V I L L E.

F I E R V I L L E ,

(Entre en chantant : Adieu Lisette , adieu Marton.)

A L P H O N S E , (à part.)

I L arrive bien mal-à-propos.

F I E R V I L L E , à Octavie.

Vous aviez hâte de me voir revenir... n'est-ce pas ,
madame ?

O C T A V I E , (à part.)

Non , en vérité.

F I E R V I L L E.

Eh bien ! me voilà.... Quant à vous , monsieur ,
voici votre affaire.

A L P H O N S E.

Du papier !

F I E R V I L L E.

De l'or en barre.

A L P H O N S E , prenant le billet.

Voyons les signatures. *Alphonse ! c'est excellent.*

D'où lui vient ce billet ? Tout semble confirmer mes soupçons.

FIERVILLE.

Ainsi j'entre en fonctions ?

ALPHONSE.

Oui ; et dès ce moment , en vertu des pouvoirs qui me sont délégués , je vous constitue censeur , réformateur et régulateur - général du bon goût dans toutes les Espagnes.

FIERVILLE.

Il faudra quelques piastres.

ALPHONSE.

Ne craignez rien : pour vous aucun sacrifice ne coûtera.

AIR : *De l'Opéra-Comique.*

Le peuple entier qui vous attend ,
 Connait trop bien votre importance ,
 Pour mettre en balance l'argent
 Avec votre mérite immense.
 Est-il un Espagnol si fou ,
 Qui ne vous offre , avec les autres ,
 Toutes les mines du Pérou
 En échange des vôtres.

FIERVILLE.

Monsieur l'Espagnol , si vous n'étiez pas étranger , vos compliments me paraîtraient bien étranges.

ALPHONSE , *allant vers le fond.*

L'Impérial ? l'Impérial ?

FIERVILLE.

Que faites-vous ?

ALPHONSE , *revenant.*

J'ai mes sûretés ; je veux vous donner les vôtres.

S C E N E X V.

LES MÊMES, L'IMPERIAL.
L'IMPERIAL.

VOUS m'appellez ?

A L P H O N S E.

Pour savoir où en sont nos préparatifs.

L'IMPERIAL.

Il ne reste plus que ces deux caisses à fermer.

A L P H O N S E.

La marchande de modes a-t-elle envoyé ?

L'IMPERIAL.

Elle apporte elle-même ce que vous attendez.

A L P H O N S E, à l'Impérial.

Faites-moi le plaisir de lui dire d'entrer. (à *Fierville* :)
C'est un objet de votre compétence : vous m'en donne-
rez votre avis.

F I E R V I L L E.

Comment ! pour des articles de modes vous vous adressez à une femme ? . . . Cela doit être détestable ; il n'y a qu'un homme dans ce monde pour bien tourner les modes.

A L P H O N S E.

Quel ridicule ! je ne puis m'accoutumer à cette idée.

A I R : *D'Arlequin afficheur.*

Un homme a droit de m'étonner,
Quand, sur des chiffons en extase,

LE CAROSSE

Sa main qui doit la chiffonner,
 S'avilit à plisser la gaze.
 Par-tout, de ces colifichets
 C'est une femme qui s'occupe ;
 Et l'homme qui fait des bonnets,
 Devrait aller en jupe.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, L'IMPÉRIAL.

(*Un mannequin de femme apporté par une marchande de modes.*)

FIERVILLE, *l'apercevant.*

UN mannequin !

ALPHONSE.

C'est une commande. Qu'en dites-vous ?

FIERVILLE, *l'examinant.*

C'est inférieur... Les épaules, pas assez nature...
 La poitrine, trop dissimulée... D'ailleurs, mal assis
 d'un bout à l'autre.

ALPHONSE.

Vous serez plus content de mon modèle d'homme.

FIERVILLE.

Quelqu'autre poupée bien roide, quelque antiquité
 de la décade dernière !

ALPHONSE, *prend Fierville par la main et le conduit devant une
 glace placée sur la cheminée.*

Il est là, venez voir.

F I E R V I L L E.

Une caricature à la *Vernet*, sans doute ?

A L P H O N S E, *s'arrêtant devant la glace.*

Vous y êtes.

F I E R V I L L E, *se regardant avec fatuité dans la glace.*

Je vois cela d'ici.

A L P H O N S E.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

F I E R V I L L E, *se retournant vers Alphonse.*

Hein !

A L P H O N S E, *à Fierville.*

Comment trouvez-vous mon autre modèle ?

L' I M P E R I A L.

Faut-il l'emballer tout de suite ?

F I E R V I L L E, *étonné.*

Que signifie cette mauvaise plaisanterie ?

A L P H O N S E, *ôtant son manseau.*

M. Fierville s'est souvent amusé aux dépens d'Alphonse, Alphonse a pris sa revanche.

F I E R V I L L E E T O C T A V I E.

Alphonse !

F I E R V I L L E.

J'aurai raison de cette insulte, monsieur... Sortons, madame, on nous joue tous les deux.

A L P H O N S E.

On vous joue seul, monsieur... Pour vous, ma chère Octavie, j'ai lu dans votre cœur.

Et mon billet, monsieur ?

ALPHONSE.

Il sera payé comme s'il eût été légalement acquis, mais entre les mains de cet honnête homme, à compte de ce que vous lui devez.

(*Il remet le billet à l'Impérial.*)

FIERVILLE, *en riant.*

Ah ! vous vous chargez d'arranger mes affaires
Eh bien, je vous enverrai mes créanciers. (*A demi-voix en sortant :*) Nous nous reverrons ; je ne vous dis que cela. (*Il sort.*)

L'IMPERIAL, *à Fierville.*

Vous n'attendez pas mon reçu ?

SCENE

SCENE XVII et dernière.

OCTAVIE, ALPHONSE, L'IMPERIAL

OCTAVIE.

Vous me voyez aussi surprise qu'heureuse.... Je vous ai fait le confident de mes torts, est-ce un titre à vos yeux pour en mériter l'excuse?

ALPHONSE.

De quoi puis-je me plaindre, puisque vous ne m'avez pas oublié?

L'IMPERIAL.

Ce raccommodement n'était pas convenu entre nous.

ALPHONSE.

Nous vous remercions tous deux de nous en avoir procuré l'occasion.

OCTAVIE.

Une seule chose m'inquiète encore ; c'est le ressentiment de Fierville.

ALPHONSE.

Ne craignez rien ; cette affaire n'est qu'une représaille, et n'aura pas de suite.

D

LE CAROSSE
VAUDEVILLE,

OCTAVIE.

AIR nouveau du C. Wicht,

De la co-quet-te -- ri -- e Le suc-cès est trom-
peur. Sa bril-lan-te fo -- li -- e Ne vaut pas la can-deur.
La colombe en est l'i -- ma-ge. Chère à la mère des
a-mours, Elle ac-com - pagne tou-jours Son équi - pa-
ge, Elle ac-com - pagne tou-jours Son équi - pa -- ge.

L'IMPERIAL.

A quelque nouveau poste,
Si l'Amour veut courir,
D'une chaise de poste
Il aime à se servir.
Mais quand l'hymen voyage,
Pour aller plus commodément,
C'est une dormeuse qu'il prend
Pour équipage.

A L P H O N S É, au Public!

A pied le Vaudeville
Courant de tous côtés,
Dans les champs, à la ville,
Cherche des nouveautés.
Pour en trouver davantage,
Il prend un carosse aujourd'hui;
De grace, entretenez pour lui
Son équipage.

F I N.

A P A R I S, de l'Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.